



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

PRIME DE 1847. — MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — UNE PRÉFACE DE MÉRY. — CAUSERIES. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

PRIME DE 1847.

La prime de l'année prochaine sera finie d'imprimer dans les premiers jours de janvier, et sera distribuée, avant le 1^{er} février, à tous les abonnés qui auront droit à la recevoir.

Ce sera un livre-album, grand format, ayant pour titre :

ENCYCLOPÉDIE DES DAMES,

enseignant par un texte clair, bien explicatif et appuyé de dessins toutes les fois que cela sera nécessaire :

L'art de couper et exécuter les objets de lingerie ; — de tailler et confectionner les robes, chemises de femme, bonnets, camisoles, etc. ;

L'art de composer, décalquer et colorier les dessins pour broderie et tapisserie, sur papier, étoffe et canevas ;

L'art de faire le tricot, la dentelle, le filet, la tapisserie de point et des Gobelins ; les ouvrages en cheveux, en perles, en chenille, etc. ;

L'art de faire les fleurs en papier, en perles, etc. ;

L'art de peindre sur le bois, le verre, le velours, la porcelaine, etc. ; ainsi que l'art de pein-

dre les tableaux pour dioramas, lanternes magiques, stores, écrans et transparents ;

L'art de blanchir et de repasser le linge, de dégraisser les dentelles, les plumes, les rubans, les gants, les chapeaux, les vêtements, les étoffes pour meubles, et de les remettre à neuf ;

L'art de nettoyer l'argenterie, les bijoux, la porcelaine, la verrerie, les galons et les étoffes d'or et d'argent ; les statues et les cristaux ; les meubles et ustensiles de ménage ;

L'ART de faire les encres pour marquer le linge, pour écrire sur les métaux, le bois, le verre, etc. ;

Des RECETTES pour conserver les fourrures, les étoffes de laine, de soie, et autres ;

La MANIÈRE de faire à bon marché l'eau de Seltz, la glace artificielle, les boissons rafraîchissantes ; les sirops de groseille, d'orgeat, etc. ;

Des PROCÉDÉS faciles pour faire de la bonne eau de Cologne, des eaux de senteur, des savons onctueux, des pâtes d'amande, et autres objets de toilette, ainsi que les poudres dentifrices ;

La MANIÈRE de faire l'encaustique pour les meubles, et le siccatif brillant pour vernir les parquets sans qu'il soit besoin de les cirer et de les frotter ;

GRAND NOMBRE de bonnes recettes de ménage pour faire le meilleur thé, le meilleur café, etc.

Les planches jointes à cet ouvrage seront au nombre de 36 ; elles contiendront des modèles de points de couture, — de dentelle, — de tricot, — de filet ; — des modèles de passementerie ; — des patrons ; modèles et mesures pour faire les chemises de femme, — les bonnets, — tabliers, — bavettes d'enfant, — brassières, etc., — les paletots, etc. ; — des alphabets en lettres anglaises, gothiques et carrées pour la broderie en blanc,

ainsi que les couronnes nobiliaires (tous ces alphabets diffèrent de ceux que nous avons donnés dans notre prime de broderies de 1844); — des modèles de broderies au plumetis et au crochet, sur mousseline et sur étoffes diverses; — des modèles de fauteuils, canapés, coussins, tapis, etc.; — des dessins pour tricot à l'aiguille; — *idem* pour tricot au crochet; — des dessins pour bourses, sacs et autres objets, au crochet, au filet, et tricotés avec ou sans ornements de perles; — des modèles d'écrans de cheminée pour être brodés en tapisserie ou au passé, — un grand dessin de tapis de foyer, etc., etc. — Le nombre des dessins, grands et petits, contenus dans ces 36 feuilles, sera de 300 au moins.

Rappelons aux abonnés éloignés de Paris que le port de la prime étant à leur charge, le moyen le plus économique de la recevoir c'est de nous adresser deux francs pour l'affranchir à la poste: — de cette manière elle parvient partout (en France, bien entendu!) sans aucune augmentation de frais.

MODES ET FASHIONS.



N vérité, les cadeaux du jour de l'an viennent encore compliquer la question des modes, déjà si riche en toilettes du matin et du soir, en ameublements, équipages, bijoux, services de table, etc. Bien que presque tous ces objets soient d'une grande utilité et jouent leur rôle dans cette pièce qu'on pourrait appeler la revue des modes de l'année, cependant il est une foule de jouets, de petits meubles, d'objets de fantaisie qui ont été essentiellement créés et mis au monde pour *cadeaux* d'étrennes, parce que les présents utiles ne peuvent se donner qu'en famille.

Mais ces derniers sont presque toujours les mieux accueillis: un manteau de velours garni de dentelle noire, un cachemire, des dentelles, des bijoux, font grand plaisir à recevoir.

Les heureux, sans arrière-pensée, sont les enfants; pour eux, le jour de l'an est le bonheur représenté par les bonbons, les joujoux, les habillements tout neufs, car on les fait beaux, élégants pour aller embrasser les grands parents. Aussi voyez quelle activité règne maintenant chez les tailleurs pour enfants, et surtout chez Cior fils (1),

1) Rue Richelieu, 47 bis.

qui est en vogue pour la spécialité des costumes de petits garçons. Ici c'est un caban de drap brun, espèce de manteau à capuchon pointu, doublé de laine écossaise, lequel doit être porté sur une veste à basques arrondies, par un jeune fashionable de huit à dix ans; une casquette de velours noir à visière ou un chapeau rond doit compléter son costume. Plus loin est une veste algérienne fendue des côtés, en velours gros-bleu ou noir, et bordée de galons de soie, laquelle doit se porter avec un pantalon très-court et des petites bottines de drap à bouts de cuir verni, ou bien une tunique en drap ou velours descendant au genou, et cette tunique est recouverte d'une grande pèlerine. Le pantalon ne se voit pas, car il ne doit venir qu'au-dessus du genou; mais de grandes guêtres de drap, de velours ou de peau cachent entièrement les jambes: ces deux derniers costumes vont aux petits garçons de cinq à huit ans; il faut encore y ajouter un chapeau relevé d'un côté avec ou sans plumes, dit à la mousquetaire. La mode des guêtres couvrant entièrement les jambes est aussi adoptée pour les très-petits garçons; mais alors ces guêtres sont en tricot de laine rayée ou à carreaux écossais.

Des modes de ces petits messieurs à celles de nos gentlemen-riders, il n'y a qu'une différence de quelques années, qu'on croirait employées à la recherche du laid, tant les habits, les paletots et les redingotes de ces derniers sont de forme bizarre. Les habits ont la taille qui s'allonge... beaucoup plus bas que la taille! les collets en sont larges et les revers aplatis. Les paletots sont encore plus longs de taille et assez larges. Du reste, si ces paletots semblent un peu exagérés dans la longueur de la taille, ils sont en compensation très-commodes à porter, en ce qu'ils laissent la liberté de tous les mouvements. Becker aîné (1) a su leur donner une coupe qui ne manque pas d'élégance, et la forme de ses habits de soirée est celle adoptée par la vraie élégance.

Gibus (2) vient de faire paraître un chapeau de velours noir qui se met sous le bras sans tenir plus de place que les anciens gibus à mécanique. Cet élégant chapeau est une bonne fortune pour les soirées, où le plus grand ennemi d'un homme est son chapeau. Grâce à la nouvelle invention de l'élégant chapelier de la rue Vivienne, les jeunes gens seront délivrés de leur tyran; ils pourront le porter sous le bras, le glisser dans le plus petit espace et rester libres et maîtres de leurs mouvements.

La cravate blanche, quittée, reprise, vient enfin de triompher; force lui est restée: c'est-à-dire force est restée à la mode, qui voulait son adoption pour les bals et les grandes soirées.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 45.

(2) Rue Vivienne, 20.

Mayer (4) n'a pas manqué d'avoir les plus jolies comme il avait déjà le plus grand choix de cravates de soie longues et de fantaisie.

Les souliers se portent encore à bouts carrés arrondis, et les élégants n'en veulent plus porter d'autres que ceux de Bernard-Chapuis et Molière (2). Il en est de même pour les bottes. Il faut convenir que la vogue est toujours justifiée par des motifs sérieux, et qu'aucune maison n'arrive à baser sa renommée que sur des succès long-temps éprouvés.

Mais, il faut bien l'avouer, les modes d'hommes sont le moindre de nos soins; ce qui nous plaît, ce sont toutes les élégances des toilettes de femmes. Que nous fait le récit d'un costume composé de drap et d'un peu de soie, à nous qui avons les mille fantaisies de la mode pour composer les nôtres!

Et, cependant, si nous disons un mot sur les modes de femmes, vous verrez qu'il nous faudra parler étrennes, cet éternel cauchemar de la fin de décembre. Étrennes! vous êtes la cause que nous n'avons pas pu donner autant de patrons à nos abonnées que nous l'aurions désiré; mais nous prenons l'engagement d'en donner dans chaque numéro de janvier. Les deux premiers contiendront un patron de mantelet d'hiver et de printemps; l'autre, le dessin d'un devant de robe pour broder en passementerie: car les broderies sur les robes d'hiver sont devenues indispensables.

Les broderies de velours découpé font un effet charmant sur les satins unis ou satin à la reine; telle est l'une des garnitures représentées sur le dessin d'aujourd'hui, qui est l'œuvre d'un jeune artiste, M. Compte-Calix, dont on a souvent admiré les productions aux expositions annuelles dans les galeries du Louvre. Nous sommes heureuse d'annoncer à nos abonnées que sa collaboration nous est acquise. Collaboration précieuse, car son talent tout gracieux convient surtout aux tableaux de la vie élégante. On doit se rappeler les jolies compositions de cet artiste: le *Génie du bien* et le *Génie du mal*, *Pour les Pauvres* et *Dieu vous le rend*; compositions pleines de charmes, qui ont placé leur auteur au premier rang des artistes de la nouvelle école.

Les robes que nous avons vues dans les grands ateliers de couturières et notamment chez madame Beck (3) cette semaine, sont toutes en riches étoffes; beaucoup doivent être portées pour les visites et les présentations aux Tuileries. Nous en avons vu une moire antique, blanche, brochée de guirlandes de fleurs, qui ne coûtait pas moins de soixante-dix francs le mètre! Généralement le luxe des étoffes est très-grand, et les

robes de reps-damas, qui sont destinées aux robes de la matinée, ne coûtent pas moins de quinze à seize francs le mètre. Pour revenir aux robes du soir, damas, moire antique, taffetas, reps, ou damas-reps de couleur claire, leur forme est assez simple, souvent on ouvre les jupes des côtés sur un jupon de satin blanc et on rattache le dessus par quatre ou cinq nœuds de ruban de satin; dans ce cas le corsage est drapé: ou bien, ces robes sont ouvertes de côté et laissent voir par les ouvertures des bouillonnés de tulle retenus, de distance en distance, par des nœuds de ruban. La dentelle est encore un ornement souvent employé, alors le corsage est orné d'une berthe de dentelle.

Quant aux robes de bal, leur véritable règne ne commence qu'en janvier.

Il n'en est pas de même de la coiffure, qui règne en souveraine aux représentations des Italiens et de l'Opéra. Les petits bonnets du soir, si coquets, sont passés à l'état de coiffure parée, et sont généralement plus seyants. Cependant les demoiselles Romain ont composé de charmantes coiffures en velours et or, et surtout de très-jolies en blondes de soie, ornées de fleurs, qui tiennent un milieu entre la coiffure et le bonnet. Quant à leurs bonnets, il n'est rien d'aussi léger, d'aussi simple et d'aussi charmant, c'est tout dire.

Décidément il nous faudra parler étrennes malgré nous, car nous voulons vous dire les objets de nouveautés qui ont été envoyés cette semaine par la Maison de commission des *Modes parisiennes* de la rue Louis-le-Grand, 9. Quand nous disons les objets de nouveautés, c'est que nous avons en vue la toilette; nous ne pouvons pas comprendre dans cette catégorie, les bonbons, les jouets d'enfants, que la Maison de commission a envoyés en si énorme quantité, mais nous y comptons des bracelets en or et platine, des boucles d'oreilles en émail rose, avec fleurs de brillants et perles, d'un bon modèle des épingles mignonnes pour attacher les rubans du col; une petite montre en émail gros-bleu, avec sa chaîne et son crochet de ceinture; un petit secrétaire de dame, en bois de rose, avec médaillons de porcelaine de vieux-sèvres entourés de bronze doré; des manteaux de velours et de satin à la reine; des robes de soie, au nombre desquelles il faut compter celles dont nous donnons le dessin, qui sont véritablement des toilettes de femmes élégantes, et qui ont été faites par une couturière dont nos lectrices ont souvent admiré le bon goût, car nous aimons à reproduire les modèles de ses robes.

Par tous ces envois, nous voyons que la nouvelle maison mérite le succès qu'elle a obtenu dans un si petit espace de temps. Aussi nous la recommandons sans crainte, et nous pensons que

(1) Rue de la Paix, 26.

(2) Rue de la Bourse, 4.

(3) Rue Croix-des-Petits-Champs, 44.

le succès ne fera qu'accroître son zèle pour les intérêts qui lui seront confiés.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de satin orné d'une fanchon en blonde de soie. Robe de satin à la reine ornée d'une broderie en velours vanille de même nuance que le satin. Châle de cachemire brodé en soie.

Robe de pékin satiné ornée de deux montants en passementerie chenillée imitant la dentelle. Chapeau de velours-vanille garni d'un saule de plumes.

PATRONS.

Patron de capeline pour faire en velours ouaté et doublé de satin, ou en satin piqué.

Les capelines de velours se garnissent d'une bordure en galon de soie ou d'une broderie en passementerie. Les capelines de satin peuvent se border d'une petite blonde de soie ou d'une dentelle.

Dessin de col pour broderie au plumetis et point d'armes.

Dessin de col du matin pour être brodé au point de cordonnet et feston. Ainsi on peut faire la première guirlande en feston et le reste en cordonnet, on découpe après que son cordonnet et son feston sont faits.

MAISON DE COMMISSION DES MODES PARISIENNES.

Il est peu de femmes élégantes de nos départements et de l'étranger qui ne songent à se munir en ce moment, à Paris, de leurs grandes toilettes de bal et de soirée, ainsi que de tous les accessoires qu'elles exigent. Celles de nos lectrices qui voudront bien s'adresser, dans ce but, à la MAISON DE COMMISSION DES MODES PARISIENNES, peuvent avoir la certitude d'être parfaitement servies suivant leurs goûts, et de recevoir, dans le plus bref délai possible, tout ce qui se fait de plus nouveau et de plus élégant à Paris en coiffures et en robes de soirée.

Pour assurer la bonne exécution et la prompte expédition de ces sortes de commandes, il est indispensable de bien expliquer le genre de toilette que l'on désire; et, pour les robes à faire confectionner, d'envoyer un *corsage qui prenne bien la taille*, en ayant soin d'indiquer seulement la longueur de la jupe.

La mesure du tour de la tête, ainsi que l'indication de la couleur des cheveux et de la manière de les porter, devra être également donnée pour toute espèce de coiffures.

Pour les gants, les souliers, les brodequins et les corsets, il est nécessaire d'envoyer un modèle, qui sera soigneusement conservé, si on le désire, pour servir plus tard à l'exécution d'autres commandes. — Il en est de même pour les *vêtements d'homme*, qui ne peuvent être bien confectionnés que sur des mesures exactes.

La MAISON DE COMMISSION DES MODES PARISIENNES enverra toujours à choisir, suivant son habitude, les objets de valeur et d'un transport facile qu'on lui demandera, tels que *cachemires, dentelles, diamants, bijoux* de tout genre, etc., ainsi que des *échantillons de toute espèce d'étoffe*.

Les demandes doivent être adressées à M. BOURGEOIS, gérant, rue Louis-le-Grand, 9.

UNE PRÉFACE DE MÉRY.

M. Méry vient de faire paraître sa charmante pièce de *l'Univers et la Maison*, et déjà il achève une autre comédie en cinq actes et en vers intitulée *le Paquebot*. Voilà une comédie qui marchera sans doute à la vapeur vers un éclatant succès. En attendant que nous soyons appelé à l'applaudir et à en rendre compte ici, nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur citant les fragments suivants de la préface du spirituel improvisateur marseillais :

« On m'a fait l'honneur d'entretenir le public du plus ou moins de temps que j'ai mis à écrire ma comédie de *l'Univers et la Maison*, et des motifs qui m'avaient lancé dans la carrière dramatique. Tout ce que j'ai lu dans les journaux que je reçois et dans les feuilletons bienveillants que mes amis m'ont apportés m'a décidé à coudre une préface à ma comédie. Cette préface d'ailleurs ne répond à rien : je l'écris surtout pour mon éditeur, qui me la demande. Lorsque d'honorables écrivains me feront l'honneur de m'adresser des critiques consciencieuses, je me garderai bien d'entrer en lice avec eux; toute bonne critique ne corrige pas le passé, mais elle prévient l'avenir : « Ce que je vous demande, ce sont vos critiques, » disais-je à M. Jules Janin quinze jours avant ma première représentation, en le remerciant de la bienveillance avec laquelle il venait d'annoncer ma comédie. Un auteur ne connaît jamais à fond l'œuvre qu'il a écrite pour le théâtre; et, lorsque les applaudissements de toute la salle et de deux mille personnes d'élite lui annoncent qu'il a réussi, il doit encore, le lendemain, se recueillir pour écouter les conseils de ceux qui persistent à rester ses amis ou ses juges loyaux malgré le succès.

« — La comédie *l'Univers et la Maison* a été faite en vingt-quatre heures, — en deux jours, — en cinq jours, en huit jours, — c'est le résultat d'un pari, — d'ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire, — M. Méry improvise toujours, c'est son habitude, — la comédie *l'Univers et la Maison* a été écrite en deux nuits. » (Extraits de plusieurs journaux.)

» N'y eût-il que dix personnes qui portassent



quelque intérêt à ce fait insignifiant, je suis bien aise de les satisfaire.

» Il y a douze ans, c'était un jeudi de mars, je sortais avec Victor Hugo de la place Royale, et sur le boulevard nous rencontrâmes Anténor Joly et Ferdinand de Villeneuve. Ces deux messieurs demandaient un drame pour leur théâtre, et Victor Hugo leur dit en souriant : « Voilà Méry qui vous en fera un, et qui viendra vous le lire chez moi, lundi prochain, à midi. » Les deux directeurs me regardaient fixement pour m'interroger par un silence expressif, et je leur dis que pour rien au monde je ne voudrais démentir une seule parole de notre maître, Victor Hugo, et que le drame serait fait au jour désigné par le roi des poètes : le lundi, à midi, je lus mon drame de *la Bataille de Toulouse*, lequel, malgré son titre belliqueux, n'est qu'une lamentable histoire d'amour. Cette pièce eut cent représentations en deux reprises, et tous les théâtres de la province la jouent encore depuis douze ans : elle a été écrite en trois jours.

» N'ayant plus de raison fortuite de ce genre pour composer des ouvrages dramatiques, je me mis à louer ceux des autres, amis ou inconnus, à quelque genre qu'ils appartenissent, dans des articles sans nombre, insérés aux journaux et revues, et presque toujours sans les signer. J'en atteste les plus illustres noms contemporains, les maîtres du drame ou de la musique; aucun ne me démentira : mes articles étaient toujours la complète glorification de l'œuvre, parce que, si je découvrais une faute d'artiste dans la *Vénus* de Milo ou le *Démophile* du Vatican, je la laisserais signaler à ceux qui ne verraient que la faute et fermentaient, de jalousie, les yeux sur les beautés. Je croyais donc avoir pris un abonnement au parterre avec l'irrévocable destin de toujours applaudir les œuvres des maîtres, sans jamais franchir le fossé de l'orchestre et la casemate du souffleur. Lorsque la conversation, entre amis, tombait sur le théâtre et que certains conseils dangereux me poussaient aux cinq actes, je répondais ce qui suit sans en changer un mot :

« — Il n'y a qu'une chose plus dangereuse au théâtre qu'une chute, c'est la réussite. Le théâtre, comme Saturne et Hugolin, a dévoré tous ses enfants. Le sort des maîtres doit faire réfléchir les écoliers : Racine, après *Athalie*, a subi cette épigramme lue dans toutes les ruelles avec grand succès :

Vil suppôt de Lucifer,
Pour avoir fait pis qu'Esther
Comment diable as-tu pu faire ?

» Après *Phèdre* il fut menacé dans un sonnet fameux :

De bons coups de bâton donnés en plein théâtre,
et, dans la force de l'âge, il mourut de chagrin.

Molière a entendu siffler tous ses chefs-d'œuvre, et, comme dit Boileau :

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habit de marquis et robes de comtesses,
Venaient pour censurer le chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.

» Corneille, condamné à la mort civile, après le crime du *Cid*, par un jury d'académiciens et un ministre, faisait radouber à crédit ses énormes et vieux souliers au coin de la rue de la Huchette, et voyait siffler ses dernières tragédies sous prétexte qu'il était vieux...

» ... Ceux qui aiment le repos et la vie douce, et qui ont adopté un genre de travail en harmonie avec l'insouciance de leur nature, ne peuvent se lancer au théâtre que dans un accès d'étourderie, pendant le sommeil de la réflexion. Un jour le hasard me fit rencontrer le directeur de l'Odéon, dans une rue de Paris, avec des circonstances assez singulières, et il me demanda, sans aucun préambule, une comédie en cinq actes et en vers. Ma réponse prenait le chemin du refus; elle se trompa : elle promit.

» Le lendemain je me trouvai face à face avec cette grande impossibilité dramatique qu'on appelle une comédie en cinq actes, en vers; elle m'apparut avec toutes les embûches contemporaines. Les exigences de notre époque sont formidables à l'endroit de pareille œuvre : on demande à rire et à pleurer. Le masque de Thalie doit être aujourd'hui une figure de Janus : sourire d'un côté, larmes de l'autre. Ciselure difficile ! Il faut donc côtoyer le crime, la passion, le vice même; car, si on creuse profondément les données sérieuses, on arrive au cinquième acte, un poignard à la main, et la comédie n'existe plus. D'autre part il est presque impossible d'attacher sérieusement le spectateur à des infortunes qui doivent avoir une issue heureuse; le nom de comédie, inscrit en tête, rassure d'avance et met à l'aise la sensibilité. Ensuite tout imbroglio, tout escamotage, appelé charpente, offusquerait dans une comédie et détournerait l'attention du vers. Le style doit porter avec lui un intérêt égoïste et rejeter bien loin les ressources de Bosco et de Robert Houdin. Les vieux chefs-d'œuvre de la scène n'ont qu'une charpente vulgaire, et une solution heureuse leur tient lieu de dénouement. Cependant les habitudes modernes, excitées par les romans populaires, obligent le poète comique à fondre la violence du drame avec les scènes tranquilles de son action. Autre anomalie, autre difficulté que la comédie en prose peut résoudre avec plus de bonheur. Enfin le poète qui se prépare à corriger un vice contemporain, non plus en *riant*, *ridendo*, mais en pleurant, ne peut manquer de traverser quelque ancienne donnée empruntée, à son insu et par la force seule d'une situation humaine, dans une des cent mille pièces de théâtre écrites par ses aïeux;

et on lui crie alors : « Vous avez pris cela ici ! » Hélas ! le poète le plus pillé lui-même peut répondre : « Il n'y a que sept péchés capitaux et trois vertus : les crimes, les vices, les nobles actions n'auront jamais d'autre origine : Étéocle et Polinice avaient été inventés par Caïn ; Oreste et Pylade, par David et Jonathas ; lady Macbeth, par Clytemnestre ; Juliette, par Françoise de Rimini ; et je vous en citerais encore jusqu'à demain. Tous les drames et tous les hommes sont dans la Bible. Nous avons beau réfléchir pour inventer un nouveau crime ou une nouvelle vertu : Moïse nous a tout pris d'avance, ce sublime plagiaire de l'avenir, dans son poème, qui a été écrit en quarante ans et qui a été sablé par le désert. »

» Ainsi, me disais-je, le poète placé devant ces impossibilités se met à l'œuvre, il brûle ses jours et ses nuits, il arrive exténué devant un jury d'examen, puis devant un comité d'artistes, puis dans les ténèbres des répétitions. Après la fièvre du travail, la fièvre de la mise en scène. Le jour solennel arrive. Tout Paris est convoqué par lettres closes. On accourt, on remplit les loges ; c'est le cirque de Titus appliqué aux mœurs modernes. Cinq heures d'agonie pour le poète ; la moindre brèche ouverte, l'hostilité sourde s'y précipite comme l'éclair. On souffle avec délices dans toute la salle, et le poète tombe avec le rideau pour ne pas se relever comme lui le lendemain.

» Les yeux fixés sur cette terrible perspective, je proposai en tremblant au directeur de l'Odéon un assez grand nombre de sujets de comédie contemporaine en lui offrant de choisir ; il choisit *l'Univers et la Maison*. Je mis quinze jours à faire le *scenario*, scène par scène, avec tant de détails, que mon plan ressemblait à une comédie en cinq actes et en prose. Bocage se révéla alors à moi sous un jour nouveau ; je connaissais depuis quinze ans le grand acteur, mais le grand critique et l'homme de goût par excellence m'étaient inconnus : il corrigea les très-nombreuses erreurs de mon plan, et me dit : « Quand vous aurez fait deux mille vers avec ce *scenario*, je vous réponds du succès. »

» Ce nouveau travail me coûta trois mois ; car Bocage, qui venait souvent me voir à la campagne, n'était jamais content de mes scènes, et il me donnait d'admirables conseils, dont je reconnaissais la justesse et que je mettais soudainement à profit. Plus de quatre cents vers ont été retranchés à ce contrôle de tous les jours, et je n'en ai pas disputé un seul à Bocage, tant il y avait de haute raison et de bon sens exquis dans ses jugements sans appel. Avant la première répétition Bocage savait déjà ma comédie par cœur. C'est ainsi que j'ai *improvisé* *L'UNIVERS ET LA MAISON* ; trois mois de travail assidu et de veilles. J'aimerais mieux une douzaine de tragédies grecques qu'une comédie contemporaine en cinq actes

et en vers. Au moins, lorsque j'ai parié de faire une tragédie en quarante-huit heures, j'ai toujours gagné mon pari, et j'ai souvent improvisé sans écrire, entre amis, et avec un succès qui ne m'a jamais donné le moindre frisson d'orgueil. L'ode intitulée *Bonaparte et Murat*, dont le sujet me fut donné, au milieu d'un bal et devant toute la société de Florence, par la reine de Naples, a été écrite au vol de la plume sur un album ; elle a trois cents vers. Dans le premier volume du *Palmède*, M. de Labourdonnais raconte que j'ai improvisé devant lui mon poème didactique sur les échecs pendant qu'il jouait la partie, sujet de ce poème, qui a eu seize éditions et qui a été traduit dans toutes les langues. A l'âge où l'on entre à l'école de droit, j'ai improvisé en huit jours la *Villégiade*, qui a eu trente éditions, etc., etc. J'ai improvisé encore de cette manière à peu près deux cent mille vers tout à fait inconnus, et comme amusement d'album et de cercle ou pour obliger des amis ; tant de témoins ont vu et écrit la chose, que je puis enfin, une fois, la raconter moi-même, à mon tour, et sans y ajouter la moindre importance : mais il me faudra quatre mois de travail sans distraction pour achever à peu près une seconde comédie en cinq actes, en vers, sur un sujet contemporain.

MÉRY.

Causeries.

* M. Alexandre Dumas n'est pas seulement dramatique la plume à la main ; il l'est encore en action, en réalité, dans la vie positive.

C'est ainsi qu'il va faire un tour en Afrique, afin de se livrer à la chasse aux lions.

Tel est du moins le bruit qui court. On dit qu'il prétend réaliser le tableau d'Horace Vernet qui représente des zouaves à cheval emportant à travers les marais une couvée de lionceaux.

Que voulez-vous ! la littérature contemporaine est une chose fade ; il faut des assaisonnements à l'existence.

L'auteur d'*Antony* est donc parti d'Alger à la tête d'une petite escorte pour se trouver face à face avec le roi des animaux.

Mais, par malheur, la vieille Afrique paraît être veuve aujourd'hui de ses anciens hôtes à la crinière fauve. La conquête a refoulé dans les sables ces princes du désert. On ne rencontre plus que des chacals.

Le chacal est féroce mais poltron. Il serait indigne d'un écrivain de talent de se mesurer avec lui. Autant vaudrait déclarer la guerre aux timides gazelles.

D'ailleurs, ne fût-ce que pour la rareté des faits, M. Alexandre Dumas tient à la chasse aux lions ; c'est un vœu, c'est un souhait, c'est un caprice âpre, c'est une fantaisie ardente.

Il veut pouvoir jeter à la tête d'un adversaire ce tronçon de vers d'*Un songe d'une nuit d'été* : « Bien rugit, lion ! »

On se demande cependant en Europe si ce voyage est entrepris pour satisfaire un simple goût de chasseur. Ne serait-ce pas plutôt pour imiter un des douze travaux d'Hercule ?

Hercule, comme vous savez, atteignit le lion terrible

de la forêt de Némée, le provoqua, le tua, le dépouilla, et mit sa peau sur ses épaules en guise de twine.

L'illustre dramaturge voudrait-il suivre l'exemple du fils des dieux ?

On ne sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il tient à son projet; et qu'à moins d'une extinction totale de la race léonine, il se mettra en devoir de commencer les hostilités avant le jour de l'an.

Il parcourra à cheval, selon la gravure, Cherchell, le Sahel, l'Ouarensenis, les gorges de l'Atlas, et sommera partout sur son passage les ennemis chevelus d'avoir à comparaitre.

Ainsi se démentent les bruits qui voulaient que M. Alexandre Dumas allât en Afrique pour trouver le berceau de Tércence.

Tércence, poète comique latin, existe bien réellement, glorieux et cliché, dans la maison de l'éditeur Pankoucke, rue des Poitevins. Il y aurait infiniment moins de mérite à inventer son berceau qu'un nid de lionne.

Dans tous les cas, l'auteur de *Monte-Cristo* doit être encouragé dans son entreprise. Une chasse aux lions lui fournirait toujours le texte d'un ou de deux charmants volumes d'*Impressions de voyage*.

* * Tous les comédiens ne sont pas au théâtre, on en rencontre de temps en temps un grand nombre dans la salle des Pas-Perdus.

L'art est devenu plaideur. On se croirait presque revenu au temps où Caron de Beaumarchais composait, sous les piliers du Palais, ces Mémoires fameux qui devaient immortaliser le conseiller Goëzman.

Il ne se passe pas un mois sans que Thémis ne pose dans sa balance le masque de Thalie ou le poignard de Melpomène.

En d'autres termes, la comédie et la tragédie se donnent souvent rendez-vous aux pieds des juges.

Ces jours-là, le Palais a une physionomie littéraire; on s'aborde en se récitant des lambeaux de feuilleton, le greffier lui-même a le style fleuri.

Je me demande pourquoi l'on n'a pas encore restauré pour la circonstance l'ancien huissier de l'hôtel Rambouillet, huissier apollonien, qui avait des palmes brodées sur sa toge et une lyre d'argent à la main.

En attendant, il est sorti une pléiade d'avocats lettrés, élégants, attiques, poétiques, lyriques et expressément dramatiques.

Ceux-là sont ferrés non-seulement sur la littérature scénique, mais encore sur les moindres traditions du théâtre.

Ils savent combien de fois mademoiselle Clairon a été enfermée au For-l'Évêque, ils vous diront si Lekain payait exactement la note de ses perruques.

Il en est jusqu'à quatre que l'on pourrait compter, il y en aurait cinq si M^e Philippe Dupin n'était pas mort.

En premier lieu l'on rencontre M^e Marie, avocat de la Comédie-Française.

Je vous salue, M^e Marie, dont la parole est pleine de grâce, surtout lorsque vous défendez la maison de Molière.

Vient ensuite M^e Chaix-d'Est-Ange; celui-là devient volontiers le Cicéron des jeunes premières: il a plaidé pour mademoiselle Mayer, il a plaidé pour mademoiselle Plessy; il plaidera toujours pour les premiers rôles.

N'oublions pas M^e Durand Saint-Amand; il est l'avocat des jeunes poètes; c'est par lui que M. F. Ponsard a été intervenant dans un récent procès; il a autant étudié la prosodie que les cinq Codes.

M^e Léon Duval mérite bien une mention particulière. Jamais orateur ne fut plus théâtral que lui.

Il était du nombre de ces membres du barreau d'autrefois qui courtoisaient les muses tout en défendant la veuve et l'orphelin. Comme Vulpian, il allait du Palais au théâtre et du théâtre au Palais.

Il a fait représenter deux pièces à l'Odéon du temps de Picard.

Cà et là, dans la grand'salle, il y en a bien encore d'autres, et en assez grand nombre pour fournir à un Racine futur le sujet d'une nouvelle comédie des *Plai-deurs*.

* * Un spéculateur anglais vient de faire construire à Londres un théâtre au rabais.

Cet établissement dramatique ouvrira le 1^{er} janvier 1847, et sera nommé *Two-Pence-Theatre* (théâtre de deux pence). Les prix d'entrée seront de quatre sous et de six sous (*two pence and three pence*).

Le répertoire se composera de petites pièces en un acte, *desservies*, dit le prospectus, par les meilleurs comédiens d'Angleterre.

Les décorations seront dues, assure-t-on également, aux artistes les plus habiles en ce genre de badigeonnage.

Mais ce n'est pas tout. Le Christophe Colomb de cette mirobolante entreprise, ne croyant pas avoir assez fait pour rendre sa chose accessible à toutes les bourses, a décidé qu'il y aurait des *réductions de prix* pour les spectateurs qui ne voudraient pas passer leur soirée entière au théâtre.

Ainsi la vue d'un seul petit acte ne coûterait qu'un penny; pour la vue d'une scène, on ne payerait qu'un demi-penny; on ferait même une diminution de prix *plus considérable* en faveur des personnes qui ne désireraient que venir entendre un *bon mot*, un *trait*, une *pointe* et s'en aller.

Certes, voilà un programme des plus accommodants; et nous en voulons beaucoup aux journaux anglais de ne pas nous avoir révélé le nom de l'ingénieux fondateur du *Two-Pence-Theatre*. Si cet impresario ne recrute pas beaucoup d'actionnaires, en revanche il accaparera les bénédictions de tous les prolétaires de Londres. Désormais, grâce au *Two-Pence-Theatre*, les classes les plus dénuées de bank-notes pourront se former l'esprit et le cœur au rabais.

Il est très-probable que ce sont nos romans français coupés par tranches au rez-de-chaussée de nos journaux-monstres qui auront donné l'idée de cette innovation britannique. En effet, d'un roman coupé en tranches à une pièce de théâtre dépecée en morceaux, il n'y avait qu'un pas, et l'on doit s'étonner qu'un spéculateur parisien n'ait pas osé le franchir. John-Bull, qui n'y va pas de jambe morte, a eu beaucoup moins de scrupule.

Sans doute, il suffisait que l'idée fût saugrenue pour qu'elle pût être conçue sur les bords de la Tamise. Mais à ce compte aussi, elle pouvait parfaitement venir à l'un de nos compatriotes.

* * Un journal de province raconte l'anecdote qui suit: « Madame D..., retirée dans une petite ville du département de l'Ariège, n'avait qu'un fils, joueur, débauché, mauvais sujet en un mot, qui s'était fait comédien, n'ayant plus d'autre ressource, comme tant d'autres. Le hasard voulut que la troupe dont il faisait partie vint précisément dans le chef-lieu du département que madame D... habitait. Au bout de quatre ou cinq représentations, quelques personnes qui étaient liées avec elle ayant reconnu son fils dans l'acteur qui remplissait les principaux rôles dans le drame et la comédie, lui en parlèrent avec éloge.

» Madame D..., toute surprise, mais curieuse de revoir un fils absent depuis longues années, et n'ayant d'ailleurs jamais de sa vie été au théâtre, quitta sa petite ville et vint au chef-lieu, où le soir même de son arrivée son fils jouait dans *Beverley* ou *le Joueur*, traduit de l'anglais; le rapport qui existait entre le caractère de l'acteur et le personnage du joueur le rendit magnifique dans ce rôle. Aussi, au milieu des applaudissements du public,

madame D... faisait sourdement ces réflexions : « Le voilà bien, le libertin, je le reconnais, le coquin ! qui a mangé la fortune de son père, et qui aurait mangé la mienne si je n'y avais mis bon ordre; toujours le même, il n'a pas changé, le maudit. »

» Si bien qu'à la fin, l'illusion augmentant, quand elle vit l'acteur lever la main pour tuer son petit enfant, elle s'écria d'une voix haute et vibrante d'émotion : « Arrête, malheureux ! ne tue pas ton enfant, je le prendrai plutôt chez moi... Arrête, je te pardonne ! » L'acteur prit

bonne note de ce pardon, et le lendemain toute la ville savait qu'il était corrigé et rentré en grâce. »

Deux charmantes suites de valse, par M. Pasdeloup, viennent de paraître sous le titre de *Fleurs animées*. Ces deux recueils seront, avant la fin de l'année, sur tous les pupitres fashionables.

Le même auteur a publié chez Prilipp, boulevard Italien, 49, *Isabella et Fernanda*, nouvelles polkas pour le piano.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Manteaux, Mantelets, Nouveautés confectionnées, Broderies pour Robes et Gilets. — Maison COUCHONNAL, rue Neuve-Vivienne, 38 bis, au premier étage.

Nouveautés. -- Broderies. -- Confection.

Madame J. DE BARTHÉLEMY, rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis. Cette maison se recommande par le cachet d'élégance et de bon goût qu'elle imprime à toutes ses créations. Rien de plus distingué que ses manteaux et ses visites, rien de plus riche que ses châles, de plus léger que ses écharpes, de plus gracieux que ses costumes d'enfants. C'est à madame de Barthélemy que s'adresseront toujours les dames jalouses d'obéir à la charmante tyrannie de la mode.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Confection de Robes Mme V^e INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Fleurs naturelles. Spécialité pour coiffures. LACHAUME, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaitre l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de Mme J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.